

# NOTES



## Révolution - Révolutions à l'horizon 2011-2012

*Michel Vovelle*

*Note de la Fondation Gabriel Péri*

Février  
2012

## Sommaire

Il y a vingt ans.....	p. 3
Une réalité, le désordre mondial.....	p. 3
Dans le temps court, depuis 2007.....	p. 4
Comme une traînée de poudre.....	p. 5
Première évaluation par des universitaires - février 2011.....	p. 5
Des passions révolutionnaires.....	p. 7
Transition.....	p. 10
Edgar Morin et Stéphane Hessel : le temps des prophètes.....	p. 10
D'indignez-vous aux indignés.....	p. 14
Les limites d'un envol : Le message commun de Morin et Hessel.....	p. 16
De l'émotionnel au rationnel ?.....	p. 18
Retour aux révolutions arabes.....	p. 22
Post-scriptum.....	p. 30

## Il y a vingt ans

L'objet de l'interrogation collective à laquelle j'invite aujourd'hui témoigne à coup sûr d'une réelle obstination : au-delà de la Révolution Française dont je m'appliquais à expertiser les restes dans mon ouvrage *1789 – L'héritage et la mémoire* (Privat, Toulouse, 2005), évaluer ce qui demeure aujourd'hui de la Révolution, celle que nous attendions, et à laquelle l'ouvrage testament de François Furet « La fin de l'illusion communiste » a, aux dires de beaucoup, porté le coup de grâce. « Terminée » la Révolution ? Nous le savions depuis 1989, et la campagne du Bicentenaire, quand la formule de François Furet, érigée en slogan sécurisant, a été accueillie avec faveur par une partie de l'opinion et les médias. Dans l'ouvrage qu'il consacrait en cette année 1989 à l'héritage de la Révolution, c'est un chapitre sous-traité à Vittorio Strada qui explicitait le thème : le cycle des révolutions de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'au XX<sup>e</sup>, révolutions de la liberté au XIX<sup>e</sup>, de l'égalité au XX<sup>e</sup> est désormais clos, les Révolutions à venir seront celles de la communication, du progrès technologique, révolutions pacifiques dans l'équilibre du monde néolibéral.

Sans pousser toutefois comme l'historien Fukuyama et quelques autres jusqu'à prophétiser la fin de l'Histoire, Furet admettait, notamment en conclusion de *La fin de l'illusion* qu'il y aurait toujours des nostalgiques de la passion égalitaire, mais comme une inévitable séquelle. Et la chute du mur de Berlin en 1990 était devenue le symbole de l'entrée dans une nouvelle ère. La « théorie des passions » remplaçant la lecture « marxo-jacobine » qui avait prévalu encore chez nos maîtres (Labrousse : « trois crises, trois révolutions ») la porte se fermait sur la perspective de révolutions authentiques ou futures.

## Une réalité, le désordre mondial

Et pourtant – je n'entreprendrai pas d'évoquer les réalités du désordre mondial dans les années 90. Guerres ethniques en ex-Yougoslavie, mondialisation accrue des conflits internationaux, en Orient, en Afrique, en Amérique du Sud et en Asie.

Certes, la bulle de l'Occident néolibéral semblait préservée, allégée même du poids de la guerre froide, et les déstabilisations terroristes dans les années 70 en Allemagne ou en Italie avaient été contournées durant les années de plomb, tandis qu'en Amérique Latine le rêve de Che Guevara entraînait dans la légende.

Le 11 septembre 2001, la Terreur a remplacé la Révolution : l'ordre hégémonique américain qui s'est affirmé sur les ruines du socialisme dit « réel » s'était imposé en Europe et dans le monde sans perspective d'alternative réelle. Al Quäida forme extrême de la nouvelle apocalypse va être le support de la peur de l'Islam nouvel adversaire désigné. La révolution islamique, telle qu'elle s'est implantée en Iran depuis 1979, est-elle une révolution authentique, digne de recevoir le label ?

## Dans le temps court, depuis 2007

La crise économique, financière a achevé de révéler des fissures profondes. Je n'entre point dans le détail :

Le complexe du 11 septembre et la fin de l'empire américain, la révélation des pays émergents Chine, Inde, Brésil, la crise interne des démocraties occidentales : corruption, bureaucratisation, présidentialisation, banlieues : les barbares sont à nos portes. Et depuis longtemps déjà Charles Pasqua avait annoncé que nous étions « à la veille d'une Révolution » ; d'autres l'ont répété jusqu'à Villepin. A gauche – dans la gauche extrême comme on dit – subsistaient des bouffées de l'« Illusion » même si Robert Hue dans *La Mutation* avait annoncé qu'on n'élèverait plus de barricades. Mais j'ai collaboré à l'hebdomadaire « Révolution » qui se réclamait de Jean-Jacques Rousseau « Nous vivons le temps des Révolutions » et hier encore, en mai 2010 j'étais sollicité à Avignon de traiter le problème « une nouvelle nuit du 4 août est-elle possible ? »

Quelle qu'ait été l'ampleur du mouvement social dans la grande poussée de 2007, les protecteurs de l'ordre mondial étaient encore là : Sarkozy, Merkel, Berlusconi. Et en face Kadhafi, Moubarak, Ben Ali, ajouterai-je par provocation.

## Comme une trainée de poudre

Tunisie (Ben Ali, 14 janvier 2011), Egypte (Moubarak, 11 février) puis le Yémen, Bahreïn effleuré, la Libye, la Syrie: de l'hiver 2011 à aujourd'hui ont éclaté ce qu'on reconnaît être des révolutions arabes, un mouvement qui n'est pas achevé aujourd'hui à l'hiver 2011-2012. Je n'ai pas l'ambition de l'analyser, au plus de tenter de suivre au fil de cette année les avatars de *l'idée de Révolution* et de la façon dont elle est présentée.

Mes sources sont modestes, au jour le jour les images visuelles de la télévision, les écrits de la presse, pour la chronique quotidienne et les prises de position (j'ai dépouillé *Le Monde* et *L'Humanité*: c'est peu mais déjà significatif, je l'espère). Surtout, je me suis appliqué à la production livresque, à celle du moins que j'ai pu aborder: avec Stéphane Hessel et Edgar Morin j'ai fréquenté les prophètes, quand d'autres, essais ou articles et tables rondes, apportent une approche que l'on pourra dire plus sereine ou scientifique – mais sous réserve d'inventaire...

### Première évaluation par des universitaires – Février 2011

C'est d'une table ronde organisée par *Le Monde* assez précocement le 21 février 2011 que je partirai pour poser la problématique, car elle est un bon témoignage des hésitations et des doutes des historiens universitaires sur la nature et la qualification du mouvement. Ce sont des personnalités autorisées chacune à sa façon: Sylvie Aprile (Lille III) spécialiste de 1848, Pierre Hassner politologue de Sciences Po, Henry Laurens du Collège de France, le seul à être spécialiste du monde arabe. Est-ce ce triumvirat qui a défini le titre et le thème « 1848, 1989, 2011: il était une fois la Révolution »? L'ambition affichée par le gigantisme du mot « *Révolution* » dans le titre est d'entrée corrigée par les sous-titres « vagues de *soulevements populaires* » et surtout leur choix très sélectif. Il en manque! dirais-je au risque de dévoiler mon corporatisme, mais outre 1789, c'est 1830, 1871 et surtout 1917 qui manquent à l'appel. C'est volon-

tairement que l'on a mis de côté les « révolutions mères » comme on dit, et focalisé sur les « printemps » au sens littéral ou non, ce qui revient à les frapper d'une espérance de vie contestable et menacée, mais en même temps manifester la prudence de rigueur pour des historiens sérieux qui rappellent le caractère aléatoire des événements historiques. Mais ils connaissent leur métier : sans se risquer à parler de causes (lointaines ou immédiates) c'est le protocole classique qui est appliqué à l'évocation des conditions de la crise, économiques et sociales comme en 1789 ou en 1847 : voici des pays et des sociétés où l'agriculture domine, même si elle n'apparaîtra pas aujourd'hui sinon par le biais de la disette et la flambée des prix. On ne s'attarde pas à ces banalités et l'on part en quête très vite des traits distinctifs (et autant que possible communs) à ces mouvements populaires, sans perdre toutefois de vue, puisque c'est la règle du jeu, les analogies éventuelles rencontrées avec les précédentes. Un trait commun, le souci d'une *légitimité* revendiquée face à un pouvoir autocratique et surtout corrompu, puis le rôle éventuel de l'*armée* inégalement visible, lié à la dimension *nationale* des mouvements contigus, complices mais cloisonnés...

On a hâte de s'interroger pour savoir quels enseignements ont été tirés du passé : jusqu'à quel point a été médité l'échec de 1989 et surtout de la troisième voie entre capitalisme et communisme ? Et quand vient l'inévitable question sur les *perspectives d'avenir* « on peut tout imaginer » : que le peuple, in fine, se contente des institutions actuelles, ou qu'il adopte un exemple comme le modèle turc, ce qui ne serait pas la plus mauvaise solution. Ce qui peut nous paraître après coup un peu naïf c'est l'invitation à la sagesse pour « ne pas ruiner le tourisme » qui me semble bien significatif d'un moment où le passé reste encore très présent. Mais avant tout je saurai gré à ces collègues d'avoir posé les questions simples. Quels sont les participants, les grandes figures, inspirateurs ou dirigeants : le constat est qu'il n'y en a pas (on n'évoque pas Bernard-Henri Levy, quel affront !). Les exilés pas plus qu'autrefois n'ont le dernier mot, mais ils se fondent dans les rangs des combattants. Quels sont ceux-ci ? Une élite, certes, avec beaucoup de jeunes, des étudiants, mais aussi des sans travail de modeste condition, puis des plus âgés, des représentants d'une élite de statut plus élevé qui ne sont pas

tous médecins, professeurs ou cadres mais appartiennent à la société civile. La présence et l'engagement des femmes sont soulignés avec sympathie. Le tout-venant de la foule reste imprécis, on esquisse une césure ville-campagne, dans les grands rassemblements urbains sur une place qui fait office de lieu de concentration. Tous les participants au débat ont été frappés de l'importance des nouveaux médias, du portable à la toile, qui représentent dans la propagation des mots d'ordre la nouveauté la plus révolutionnaire banalisée, sans toutefois que nous n'en retirions l'idée qu'elle dessine les limites de cette élite juvénile, enthousiaste, progressiste et démocrate. La crainte des islamistes a été évoquée surtout en Egypte avec la présence des Frères Musulmans, elle ne semble pas alors très dangereuse en Tunisie forte d'une tradition laïque. Au final, on sent les experts partagés entre une sympathie que l'enthousiasme juvénile suscite, et les leçons de leur expérience historique qui les rend plus pessimistes : les printemps « finissent toujours mal ». Mais il en reste toujours quelque chose.

## Des passions révolutionnaires

Par leur extension au cours du printemps et de l'année 2011, les révolutions arabes ont sollicité une approche plus approfondie, des articles et des ouvrages généralement courts, mais qui exposent une approche différente en témoignage du questionnement qu'elles suscitent dans le courant de l'historiographie occidentale, majoritairement ralliée à la lecture furetiste : publié en mai 2011 aux éditions de l'EHESS les *Passions révolutionnaires Amérique Latine, Moyen-Orient, Inde* est le fruit de la collaboration de chercheurs qui se réclament de cette filiation, notamment leur chef de file Hamit Bozarslan, qui de l'ouverture à la conclusion rédige trois des cinq contributions, Gilles Bataillon traitant de l'Amérique Latine (Cuba, 1959 ; Nicaragua, 1979) et Christophe Jeffrelot de « L'Inde comme Révolution Nationale : des révolutionnaires en quête de légitimité au pays de Gandhi (1895-1935) ». Quel que soit l'intérêt de ces deux approches inscrites dans la moyenne durée pour la péninsule indienne, dans un hier plus proche pour la Caraïbe, nous devons

nous concentrer sur l'apport le plus significatif d'Hamit Bozarslan, chercheur iranien, qui traite de « sa révolution » dans les années suivant 1979, mais surtout inscrit sa démarche en référence à l'héritage de François Furet dans une grosse introduction de trente-deux pages, comme dans un post-scriptum pour « poursuivre la réflexion » sous le titre « De quoi la Révolution est-elle le nom ? ».

La singularité de cet ouvrage collectif paru en *mai 2011*, à un moment où la crise des révolutions arabes atteignait déjà son plein développement en touchant la Libye et la Syrie sans qu'ils en traitent vraiment, ne tient pas seulement à son décalage par rapport à l'histoire immédiate en cours : ses trois auteurs, dont un Iranien, abordent le problème des révolutions non européennes à la veille de l'épisode en cours. Mais plus encore ces représentants de la mouvance que l'on peut dire « de l'EHESS », très marquée par l'influence de François Furet, se présentent du moins sous la conduite d'Hamit Bozarslan comme des héritiers, ou des émules, dont le texte de référence est le grand testament du maître *La fin de l'illusion communiste*. C'est le paradoxe d'un ouvrage qui s'ouvre, en forme de dialogue posthume avec François Furet, par une analyse des thématiques de l'« Illusion », avec le dessein affiché de tester leur caractère opératoire dans le champ des nouvelles Révolutions non européennes. Ce qui conduit à reconnaître, comme le fait à plusieurs reprises Bozarslan que Furet ne s'est pas risqué sur ces chantiers, que son univers est européen et américain, à un ou deux excursus près. Le chapitre qu'il a sous-traité en 1989 à Vittorio Strada dans son ouvrage sur l'héritage de la Révolution, mettant imprudemment un point final à l'ère des Révolutions, ne reflète pas complètement sa vision. Les ouvertures ultérieures de Furet se démarqueront de Fukuyama et de la fin de l'histoire mais elles ne vont pas au-delà dans la conclusion de l'« Illusion » de la reconnaissance qu'il subsistera toujours une place pour ranimer les braises de l'illusion, de la passion égalitaire.

Ce qui fait que Bozarslan, ne voulant pas convenir de l'échec d'un furetisme contredit par l'histoire, en tire ce qui lui semble en être la quintessence : la révolution comme *passion*, au sein d'une histoire des passions collectives, positives comme celle de la liberté, mortifères comme l'égalitarisme ou le nationalisme. C'est en termes de passions qu'on entreprend de prospecter le monde extra-euro-

péen, avec l'aide de celui qui prend auprès de Bozarslan le relais de François Furet, Martin Malia auteur en 1961 d'un ouvrage remarqué sur l'Intelligentsia russe, puis récemment d'une *Histoire des Révolutions* (Taillandier, 2008). La transition du maître à ce successeur improvisé va-t-elle de soi? Un instant Bozarslan se pose la question, mais il est trop heureux de retrouver un guide auquel il emprunte au moins deux idées fondamentales : celle, pour faire simple, du lien entre *Révolution et aspiration religieuse* (millénariste) et plus particulièrement l'hérésie et ses avatars à caractère révolutionnaire dans la longue durée de l'héritage européen. Ce qui est au moins forcer un peu la réflexion furetiste au risque de la solliciter abusivement. Mais cette adaptation de l'histoire des passions s'accompagne chez Malia de l'introduction d'un concept, le *Gradiant Est Ouest*, qui infléchit l'inscription dans l'espace de l'histoire des Révolutions du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours. De l'Europe occidentale des révolutions libérales et nationales entre 1789 et 1914, une migration s'est opérée vers l'Est, passant par la Russie, étape majeure en 1917, du fait du traumatisme collectif de la Grande Guerre, pour Furet comme pour ses émules épicerie de la grande mutation dans l'histoire des révolutions. C'est à partir de là que s'opérera la diaspora des révolutions du XX<sup>e</sup> siècle vers le Moyen-Orient, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique Latine (suivant un pendage ouest-est approximatif!). En Europe, l'illusion marxiste léniniste est désormais dissipée, et le verdict furetiste accompli. Au-delà, la voie reste ouverte au déchaînement de nouvelles passions, qu'elles adaptent ou récuse le modèle occidental. Pour notre auteur, il y a des révolutions « mères » susceptibles de se projeter sur l'universel et de nourrir l'imaginaire collectif. Il en décompte trois : 1789, puis la révolution d'octobre 1917, et enfin la révolution iranienne depuis 1979. Il traite de celle-ci de façon plus précise en insistant sur son originalité par rapport aux deux autres, qui est de « s'adosser explicitement à une religion constituée » : à ce titre elle redéfinit l'universel en le rétrécissant au monde musulman. Cette autonomisation par rapport au système monde la condamne à être « infiniment plus radicale, génératrice de plus d'attentes et de déceptions, du fait de son caractère profondément conservateur ».

En nous abandonnant à ce stade, les auteurs, et en particulier Bozarslan, n'apportent pas de réponse ou d'explication convain-

cante, me semble-t-il, à l'analyse des nouvelles révolutions du monde arabe depuis janvier 2011. L'histoire des passions ne saurait être la clef qui ouvre toutes les portes et la vulgate furetiste dévoile ici ses limites.

## Transition

Là où les historiens cherchent leur voie ou appliquent leurs recettes, l'événement prend corps et prolifère de l'hiver au printemps 2011. Il se greffe sur un contexte de crise sociale, financière et politique en Europe et aux États-Unis, où le rêve (?) de Révolution peut être caressé. Sans accorder à une anecdote personnelle plus d'importance qu'elle ne doit en avoir, j'ai été sollicité (par le regretté collègue Grosso) de traiter en mai 2011 devant le cercle Condorcet d'Avignon de la question naïvement posée: « Une nouvelle nuit du 4 août serait-elle possible en France aujourd'hui? ». Problème de la Révolution aujourd'hui à nos portes. Mais c'est qu'en ce printemps, l'effet boomerang des révolutions en cours dans le monde arabe faisait naître des réponses inattendues, voire spectaculaires par l'écho qu'elles ont reçu.

Je vais parler du temps des prophètes, au sens quasi biblique du terme, en évoquant Stéphane Hessel et Edgar Morin.

Là où les historiens piétinent ou s'interrogent, la Révolution se retrouve-t-elle portée par d'autres voix au cours de cette saison 2011 où l'on a pu suivre en parallèle les proclamations qui accompagnent les mouvements révolutionnaires sur le terrain et l'éclosion simultanée d'un certain nombre de manifestes?

## Edgar Morin et Stéphane Hessel: le temps des prophètes

Du prophète biblique, Stéphane Hessel et Edgar Morin ont un trait qu'ils partagent en commun: ils sont vieux, plus de quatre-vingt-dix ans l'un et l'autre. Ils ont droit au respect, surtout Hessel sans doute pour sa carrière exemplaire de la Résistance à la haute

fonction publique, un sans-faute et sans compromission. Edgar Morin a le prestige de ses ouvrages depuis les années 1950, sociologue engagé qui a su prendre ses distances et accompagner le mouvement de l'histoire dans ses inflexions successives. Leur rencontre à l'hiver 2011 pourrait être évoquée en termes ironiquement cruels : en décembre 2010 Edgar Morin prépare avec son éditeur Fayard la sortie d'un livre testament dont le titre n'est pas modeste : *La voie*. Au sein du trouble et de l'indécision d'un aujourd'hui où l'humanité semble courir à sa perte, il propose son arbitrage, et même une solution.

En point et contrepoint, une démarche quasi pascalienne expose d'un côté tous les dangers qui menacent l'humanité, depuis l'accroissement des inégalités, les conflits d'ordre social et politique à l'échelle mondiale, jusqu'à la nature agressée : tout converge vers une apocalypse prévisible. En regard on expose la face positive du progrès, les virtualités d'un aménagement humaniste de la planète et de l'équilibre mondial, délivrant un message d'espérance... Et voici qu'à l'improviste, cette démarche assurée, pleine d'autorité se voit comme traversée par un petit bolide, inattendu, insolent, un cri à peine développé sur trente pages d'une plaquette d'éditeur inconnu : *Indignez-vous* proclame Hessel au nom de la Résistance qu'il incarne, la fidélité à ses valeurs, comme à celles de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme. Texte peu argumenté, émotionnel, sympathique dans sa dénonciation des inégalités, des injustices scandaleuses, d'hier en Algérie jusqu'à aujourd'hui à Gaza. Tel quel ce brûlot fait mouche – c'est peu dire. En quelques semaines il se diffuse – par quel miracle ? – à des centaines de milliers d'exemplaires en France et hors de France, trouvant des sites d'accueil – Espagne, Italie, mais aussi Allemagne, dont la carte, telle qu'elle a été établie par *Le Monde*, nous interroge car elle n'est pas évidente. Pour lors, il y a quelque cruauté dans le combat des vieux chefs par éditeurs interposés : Edgar Morin est vexé d'avoir été coiffé sur le poteau par ce free-lance, ce senior sorti d'on ne sait où. Il importait qu'ils se réconcilient : c'est chose faite comme on a pu le voir. Mais on peut suivre au fil des mois les commentaires : sur France 2, à 13 heures 30 le 9 janvier 2011, un débat, auquel participe la secrétaire d'État Nathalie Kosciusko Morizet, la montre méprisante

à l'égard de Stéphane Hessel, plus respectueuse à l'égard d'Edgar Morin quand il parle de « métamorphoses ».

Pour moi qui suis un vieux, quoi qu'en retard de quelques années, et de plus modeste stature, je dois avouer quelque agacement à l'égard d'Edgar Morin, que je pratique depuis les années 50, lorsqu'il écrivait l'un de ses premiers ouvrages sur *L'homme et la mort*, témoignage encore d'un optimisme de rigueur en ces temps, où l'on pouvait envisager d'atteindre un stade sinon d'immortalité du moins d'« amortalité » relative – plus de cent ans certes, grâce au sérum de Bogomoletz. Il serait injuste de ricaner. J'ai retrouvé Edgar Morin sur ma route, toujours détenteur assuré d'une vérité, en 1989 lorsqu'il délivra dans *Le Monde*, au cours de l'été une proclamation « Démythifier, remythifier la Révolution Française ». Sa recette était alors celle des « tourbillons » empruntés au vocabulaire cartésien pour désigner la nature du fait révolutionnaire dans l'histoire, comme séquence inévitable de violence, propédeutique à une issue positive : c'était celle qu'il attendait, après Tien An Men mais avant la chute du mur de Berlin, des mouvements qu'il voyait se produire dans le monde qui se disait socialiste. Edgar Morin croyait encore à la Révolution, il a changé, on ne saurait lui en faire grief. Passant du mécanisme cartésien au registre des sciences de la nature, il remplace aujourd'hui les *tourbillons* par les *métamorphoses* : une notion nous dit-il « plus riche que celle de la Révolution ». Elle en garde « la radicalité novatrice mais la lie à la conservation de la vie, des cultures, du legs de pensée et de sagesse de l'humanité ». Exit la Révolution, même si l'on convient qu'il existe déjà sur tous les continents ou toutes les nations des « *bouillonnements créatifs* »... mais « les *convulsions de la crise de l'humanité* risquent d'être mortels ». A la place de la voie révolutionnaire, riche de tous les apports de sa culture et de son expérience, communisme, socialisme, anarchisme, et pour finir devenu écologiste sans la carte, le sociologue nous ouvre une pluralité de *chemins réformateurs* qui permettront d'opérer l'« encore invisible et inconcevable *métamorphose* ». (interview dans *L'Humanité*, 6 décembre 2010).

Stéphane Hessel, pour sa part, n'appelle pas non plus à la Révolution : dans l'esprit de l'héritage de la non-violence où il se reconnaît dans la conclusion, il appelle à une « *insurrection paci-*

*figue* ». C'est un peu court, et piqué au vif par les critiques du clan Fayard, Hessel, dans les interviews que l'on sollicite de lui, se montrera parfois tenté par Nicolas Hulot. Sans tomber toutefois dans le piège écologique. Il a compris qu'il fallait muscler son discours : interviewé à la fin de mars par *L'Humanité Dimanche* (31 mars – 3 avril), il a fait plus que persister « Voter est une forme d'engagement, mais cela ne suffit plus. »... « Il ne suffit pas de *s'indigner* de l'injustice du monde comme s'il s'agissait d'un vaste panorama, il faut ensuite *s'engager* très concrètement ».

Réceptive, la presse, en l'occurrence *L'Humanité Dimanche*, a auditionné Edgar Morin en janvier 2011 puis le 1<sup>er</sup> mars sur « la voie de la métamorphose », avant de donner la parole à Stéphane Hessel dans le même cadre, double page avec photo grand format des auteurs, Edgar Morin un peu carnassier, Stéphane Hessel un demi-sourire, pour la présentation de son nouveau livre, version améliorée de son projet sous le titre *Engagez-vous*.

Sollicités, les auteurs se produisent en public : invité de la première université populaire de *L'Humanité* le mercredi 20 mars à l'Université Paris VIII. Edgar Morin, « remontant aux sources de la gauche », y lance ses « pistes d'espérance » en termes de rassemblement de « ma gauche à moi ». On est plus près d'une pré campagne électorale que d'un appel aux armes. Si l'on ne saurait s'étonner de l'accueil empressé réservé à de telles recrues, il reste que pour la gauche extrême comme on dit, c'est sous réserve d'examen : une table ronde de *L'Humanité Dimanche* le 26 mars 2011 s'interroge sur le thème « Badiou, Hessel, Morin, pourquoi ce succès ? » entre le rationnel et l'émotionnel quelle est la raison du succès ? Et l'on n'y entend point que des compliments sur Hessel. L'éditeur Michel Surya tranche : « le succès tient à presque rien, on ne dit à peu près rien... ». On doit se réjouir : « L'homme est estimable ». « Mais s'inquiéter » aussi : « un livre d'aussi peu de pensée dit malgré lui en quelle indifférence sinon en quel mépris sont tenus désormais les livres de pensée dont il tient lieu. » Réflexe corporatif pourra-t-on dire et incompréhension. De façon plus flagrante encore que pour le gros livre, nous conviendrons pour notre part que ce qui importe c'est la valeur de *symptôme* dont témoigne l'ampleur de la réaction et de la réception du public.

Ce succès est à l'unisson du développement des mouvements révolutionnaires du printemps à l'été 2011 : et l'on constate qu'il trouve son apogée lors du rendez-vous de la fête de l'Humanité, en septembre, quand Edgar Morin est accueilli comme un porte-parole exceptionnel dans une atmosphère qui se prête à escalades verbales. Les chroniques de la fête insistent sur la présence dans les délégations comme dans le public d'émissaires des révolutions en vrai, de Tunisie, d'Égypte, mais aussi de Syrie et de Libye, comme également d'Israël. Et c'est de Révolutions authentiques que l'on parle. Quitte à ce que les politiques dans ce contexte se risquent à franchir le pas eux aussi, évoquant la « Révolution citoyenne » chez Mélenchon qui parle de « prendre le pouvoir »... « faire place au peuple, on appelle cela une révolution ». Dans un entretien du 30 septembre, Patrick Besson, compagnon de route, se voit offrir une page entière pour affirmer « plutôt la *révolte* que l'*indignation* qui a quelque chose de *bourgeois* ».

## D'indignez-vous aux indignés

C'est cette escalade qui s'inscrit dans le mouvement des « *indignés* » témoignage de l'impact d'un mot lorsqu'il rencontre, sinon les masses, du moins un public qui l'adopte comme mot d'ordre. Les *indignados* ont-ils tous lu Stéphane Hessel? Question assez vaine même si la comparaison des deux cartes de la diffusion du livre et des mobilisations de la rue n'est pas sans intérêt. La France où plus de 2 100 000 exemplaires avaient été vendus, bonne première devant l'Allemagne (450 000), l'Espagne (430 000), est suivie de loin par l'Italie (120 000), la Grèce (12 500), mais les États-Unis atteignent 50 000, la Chine annonce 30 000, la Corée du Sud 20 000 et le Portugal 10 000. Une géographie se dessine, avec explications à l'appui : la France mais aussi l'Allemagne sont grosses lectrices mais encore peu touchées (septembre-octobre) par les manifestations de rue, l'Espagne au contraire, un des épïcêtres de la manifestation de rue de la Puerta del Sol cumule les deux engagements, de même que la Grèce à la hauteur de ses moyens, mais avec le prestige de la place Syntagma. La presse quotidienne nous fait suivre les étapes de

la diffusion du mouvement. Elle porte un regard tout particulier sur les Américains qui se sont manifestés à Wall Street le 17 septembre, un mouvement « dans la prime enfance » mais présent déjà dans soixante villes en attendant mieux (*Le Monde*, 8 octobre 2011). Il va de soi que ce sont les grandes convergences espagnoles qui sont les plus suivies, au lieu de naissance du mouvement des « *Indignés* » sous le titre de « Mouvement du 15 mai » à Madrid, qui se targue cinq mois plus tard d'être au cœur d'un réseau de plus de soixante villes.

Qui sont les *indignés*? Petits groupes à l'origine, rompus, sinon inventeurs d'une technique souple de rassemblements spontanés sur les places, grâce au net et aux nouveaux moyens de communication, on nous les décrit comme une foule plus ou moins nombreuse, des hommes, des femmes en nombre, des jeunes, beaucoup de jeunes mais aussi des vieux riches de leur mémoire. Des pauvres certes, de l'extrême pauvreté des chômeurs, des sans-emploi, à celle des nouveaux déracinés par la crise. Mais on ne manque pas de recueillir les paroles, après celles attendues des étudiants et des enseignants, d'un cadre, d'un entrepreneur, de bonne ou moyenne bourgeoisie qui tient à partager le ras-le-bol du petit peuple des ruisseaux.

La rencontre interclassiste, la plus nette dans les sites les plus dévastés de l'Europe méridionale (en contrepoint de l'élitisme new-yorkais), ne débouche que sur un programme pour le moins flou, bien qu'il ait ses mots d'ordre et ses slogans tranchants. Changer le monde, abattre le pouvoir des banques et du capital financier, extirper la corruption; voire même nettoyer les écuries d'Augias de la classe politique, cette revendication de table rase s'accompagne de l'expression d'un rêve qui, parti du droit à l'existence, s'enrichit des exigences d'une utopie, démocratique, sociale, écologique.

Quel avenir pour les indignés? La presse des lendemains de la grande manifestation internationale du 15 octobre (*Le Monde*, mardi 18 octobre 2011) rend compte du succès mitigé des manifestations en réponse à l'appel international lancé. Certes on parle de 951 villes de 82 pays, mais maigre mobilisation en France, un « flop » en Grande-Bretagne, le mouvement marque-t-il le pas?

## **Les limites d'un envol : le message commun de Morin et Hessel**

Edgar Morin et Stéphane Hessel ont scellé leur réconciliation par une publication commune, un livret de 61 pages chez Fayard sous le titre *Le chemin de l'espérance* paru en octobre 2011. Il est trop tôt pour évaluer son succès. Je doute qu'il soit à la hauteur des précédents. L'effet de répétition est trop visible, le clin d'œil publicitaire trop évident, puis les temps ont changé, comme on verra. *L'Humanité* a salué le texte subversif comme porteur de cette « utopie » qui est devenue un produit trop rare dans le magasin de la gauche (*L'Humanité*, 30 septembre 2011). J'ai tenu à décrypter avec autant de soin que de sympathie le produit de cet accouplement tardif, propre peut-être à offrir une lecture synthétique d'une Révolution à venir. La déception est grande, la Révolution n'est pas pour demain, la fusion appliquée des deux apports en extirpe ce qui pouvait y rester de provocateur. La rencontre s'opère sans trop de peine sur le registre de la dénonciation : sont dénoncés dans l'histoire le fanatisme, le manichéisme et l'Inquisition, la barbarie de la guerre, du capitalisme, les inégalités croissantes, la compétitivité, le consumérisme et le gaspillage, la régression démocratique et l'affaiblissement de l'État. On pousse plus loin que ce catalogue auquel nous sommes habitués, jusqu'à l'intime des atteintes à la personne humaine, la solitude, la drogue, le désamour, le divorce... Mais l'issue finale reste la même : désastre, cataclysme, apocalypse, si nous nous laissons aller. En contrepoint, l'arsenal de nos valeurs, évoqué dans l'histoire, où l'on retrouve la touche de Stéphane Hessel, avec parfois le souvenir des épreuves tragiques, jusqu'à la crise thème commun aux deux auteurs, mais aussi les nouveaux périls dans le système planétaire où se déchaîne le capitalisme nouveau, l'exacerbation des inégalités, la corruption des élites. Les thèmes sensibles sont choyés : la culture et l'éducation objet d'une attention inquiète, la mondialisation particulièrement ciblée pour son caractère ambigu, et de ce fait pervers : un progrès ou une nécessité mais en même temps, dans le système du libéralisme occidental actuel, un agent ravageur de destruction de notre civilisation. Démondialiser en défendant les autonomies et les solidarités du terroir ou de l'arti-

sanat, c'est défendre une certaine idée de l'Europe, terre d'accueil et de tradition humaniste.

Avec flamme, ces thèmes nous sont proposés, à nous qui ne demandons qu'à être convaincus. Mais comme dans les réunions politiques de ma jeunesse, on attend toujours une intervention, au fond de la salle: passer aux conclusions, aux mesures pratiques, en un mot: quel programme? Morin et Hessel se sont mis d'accord sur un slogan: rejeter la civilisation actuelle du *bien-être* (entendons égoïsme, consumérisme) pour une civilisation du *bien vivre* dans le cadre d'une société humaniste qu'ils n'hésitent pas à évoquer sous le sigle de l'affectivité et de l'amour. Nous sommes ici parfois aux portes du phalanstère, et somme toute Edgar Morin n'en disconviendrait pas.

Cela se dévoile lorsqu'on esquisse le plan des institutions dans la cité à venir toute axée sur la qualité de vie collective respectueuse des individus: dans une atmosphère de ferveur et d'exaltation festive voire poétique, on découvre *la maison de la fraternité*, accueillante à tous les besoins et toutes les détresses. Au sommet, un Conseil d'État sera le gardien vigilant de l'éthique collective, trois conseils permanents s'affronteront l'un aux inégalités, les autres aux déséquilibres et à la transformation. Mais comment s'opérera la *grande métamorphose* qui sera gérée par la gouvernance mondiale voire planétaire, opérant la *régénération de l'humanité*?

Rattrapés par l'histoire quotidienne Hessel et Morin signalent, sans trop s'y attarder, le mouvement des indignés qui ont répondu à l'appel lancé par Hessel, ils relèvent que « un peu partout dans le monde les peuples viennent de se dresser contre le pouvoir effréné de l'argent », preuve que l'impulsion [est donnée] pour cette « *grande réforme surgie des profondeurs* ». Mais lorsqu'ils envisagent une « nouvelle nuit du 4 août », nos bons apôtres évoquent avec bienveillance le geste philanthropique de quelques richissimes Américains.

S'ils en appellent à la nouvelle résistance, ils n'usent pas du terme de révolution, et avec prudence de celui de révolte. Ils appellent à une *insurrection des consciences* et à un *mouvement citoyen*. La métamorphose s'opérera par la *conjonction de processus multiformes*, réformateurs et transformateurs. Ce n'est pas par des *révoltes* et des

*insurrections* que changera le monde mais par « *la voie* », dit-on, que l'un d'entre-nous a tenté d'élaborer.

Il serait malséant de commenter avec aigreur ou commisération ce témoignage qui plonge effectivement ses racines dans l'héritage de l'Utopie du XIX<sup>e</sup> siècle. Mais il convient de se réveiller, et de retrouver après les indignés, les révolutionnaires du terrain que nous semblions avoir oubliés.

## De l'émotionnel au rationnel ?

La table ronde organisée par *L'Humanité* le 28 mars 2011 associait de façon apparemment un peu arbitraire à Morin et Hessel, Alain Badiou qui visiblement ne tenait pas le même langage. Il devait représenter le rationnel, tel qu'on le présentait à partir de quelques publications : mais c'est seulement en octobre 2011 qu'il a délivré son message, enrichi de ce fait de toute une partie des expériences de terrain des mois écoulés, au moins jusqu'à septembre. Ce livre, *Le réveil de l'histoire*, se démarque d'emblée du registre prophétique sans entrer dans la catégorie des analyses universitaires des spécialistes. Philosophe engagé connu par ses positions d'un communiste autoproclamé non marxiste, c'est une analyse non moins engagée, chaleureuse mais sans le lyrisme des deux compères, puisqu'elle entend dresser un constat en partant de la réalité des révolutions arabes en cours. Son titre en dit le propos et l'ambition.

Il salue ce qui se passe dans le monde arabe comme le « tout début d'une levée populaire mondiale » encore aveugle, naïve, dispersée « mais qui en ouvrant le temps des *émeutes* » va nous sortir de la version atone et corrompue de démocratie pour revisiter l'idée du communisme en la nourrissant de ce que « la vivace diversité des émeutes si précaires » nous enseigne.

On commence par un tableau enlevé du capitalisme aujourd'hui en réponse à Antonio Negri qui l'a accusé de n'être pas marxiste et d'ignorer le mouvement du nouveau capitalisme postmoderne à la veille de sa métamorphose en communisme.

Non répond Badiou, le capitalisme n'a pas changé, il reste fidèle à son essence, tel que Marx, vérifié par l'histoire l'a analysé dans sa

réalité et son avenir. Ce capitalisme est à *la veille de sa fin* (et à ce titre Fukuyama a raison). Mais il faut le réveil de l'initiative populaire où s'enracine la puissance de l'idée.

Avec jubilation, Badiou entreprend de décrire les réalités présentes, et d'en faire la théorie. Il distingue trois formes d'*émeutes*: immédiate, latente, historique.

L'*émeute immédiate*, vieille comme le monde, est une réponse à l'épisode violent de la coercition d'État. Fait universel, de tout temps elle a existé, de la France de la Fronde à la Chine des Taiping ou autres lieux. Aujourd'hui ces émeutes s'observent partout, à Londres chez les jeunes, en Chine chez les ouvriers et les paysans, aux États-Unis chez les sans-papiers... mais aussi en Iran ou en Palestine.

Ces émeutes présentent des caractères communs :

- Elles impliquent une jeunesse indisciplinée, mobile, sonore ;
- Elles sont localisées, circonscrites au centre des villes, mais aptes à être imitées dans des lieux semblables.
- On note la présence des femmes, mais le recrutement reste équivoque, susceptible d'être infiltré et dénaturé par la pègre.

Avec l'*émeute latente* on reste dans le cadre des pays occidentaux qui se disent démocratiques, ce qui autorise la coexistence pacifique des différentes fractions des élites au pouvoir. Dans ce cadre, on n'a pas connu depuis quarante ans d'émeute historique, mais plutôt des émeutes latentes « molles » dont la campagne contre la réforme des retraites en France donne l'exemple. Des possibilités d'inventions ponctuelles se profilent (grève par procuration, occupations d'usines) mais sans déboucher sur un au-delà imprévisible. Peut-être aurait-il suffi d'une étincelle dans la campagne pour les retraites ?

L'*émeute historique* est la frappante nouveauté des pays arabes actuels, en termes d'acharnement, de durée, d'indépendance. On assiste en ces lieux à la transformation d'émeutes immédiates en émeutes pré politiques. Cela implique la convergence d'un certain nombre de composantes :

- L'élection d'un lieu central durable, comme la place Tahrir au Caire.

- ↘ Le passage d'une extension par imitation à une extension « qualitative », quand s'unifient toutes les composantes du peuple « soit quand la présence compacte d'une foule multi-forme vaut pour le peuple entier ».
 

(A ce stade, Alain Badiou invoque la caution de Trotski « Les masses sont montées sur la scène de l'histoire »...)
- ↘ L'invention d'un mot d'ordre unique désigne un enjeu immédiat « Dégage »...

Ces constats autorisent l'auteur à parler de la « rareté historique » des émeutes égyptienne et tunisienne de 2011, apte à y faire apparaître un « réveil de l'histoire ». Il faut, dit-il, remonter à trente-deux ans en arrière, à la chute du shah d'Iran en 1975 pour retrouver un tel phénomène.

Mais depuis lors sous le signe de l'antitotalitarisme, se sont enchaînés les échecs : la Révolution culturelle chinoise s'est écroulée « sous sa propre violence anarchique ».

La révolution iranienne de 1979 après la chute du shah, s'est terminée par une impasse pour une population « encastrée dans un contexte théocratique ». La Pologne de Solidarnosc est invoquée comme une expérience comparable à celle de l'Iran. Au contraire la Tunisie et l'Égypte ouvrent des « possibles historiques » mais « nous ne savons pas à quoi conduiront les émeutes de Tunisie et d'Égypte » (Badiou, p. 60).

Nous sommes dans une période « intervallaire » (ce néologisme naïf était-il bien utile?). « Une figure ouverte de l'émancipation fait défaut ».

Parvenu à ce stade d'une analyse qui se veut rationnelle, au risque du schématisme, l'historien ou le simple lecteur éclairé s'interroge : cette typologie des « émeutes » ne lui apprend pas grand-chose, elle semble ignorer la réflexion séculaire de Lefebvre, Mathiez, Soboul, et surtout du Labrousse, de « Comment naissent les Révolutions ? ». Faire l'histoire immédiate d'une révolution en cours, Marx nous en avait donné de magistrales illustrations (Les luttes de classe..., le 18 brumaire de Louis Napoléon Bonaparte...). L'auteur en a conscience et s'enfonce dans la remémoration historique des « analogies », cet exercice qui a été très pratiqué au siècle passé, par les

politiques et vis-à-vis duquel les historiens ont pris leurs distances. « Nous sommes entre 1815 et 1850 » évoquant les « émeutes » du premier XIX<sup>e</sup> siècle, et comment le souffle issu de la Révolution Française, qu'il désigne trop simplement comme l'idée républicaine, se serait épuisé, au même titre qu'aujourd'hui celle de démocratie. A ce jeu, les « émeutes » n'apportent pas en elles-mêmes de solution, « l'histoire ne porte pas en elle la solution des problèmes que cependant elle met à l'ordre du jour » : pour Badiou, les émeutes historiques ne sont pas la Révolution. Elles ne peuvent générer que la déception devant un nouveau pouvoir identique à l'ancien. « Les révolutions arabes vont se poursuivre en rassemblant une partie des jeunes les mieux organisés pour dénoncer les pouvoirs anciens reconduits, mais cela ne produit pas l'idée pour organiser » (ici Badiou s'abandonne à un retour nostalgique sur le Manifeste de Marx et Engels en 1848, et sur l'audace du POSDR et des bolcheviks de se déclarer aptes à fonder un Etat nouveau).

A défaut d'organisation, l'idée-force des émeutiers d'aujourd'hui peut-elle s'incarner dans un « désir de liberté », de monde « civilisé » certes justifié par l'odieux des dictatures détruites... mais s'agit-il d'un « désir d'Occident » ? Brutalement, Badiou, qui achève en octobre 2011 son essai, tranche en Libye : « Français et Anglais ont fabriqué des rebelles de bric et de broc ». Et comme il est normal, à l'issue d'un exercice de simulation analogique, il émet des suppositions sur ce qui sortira de tous ces mouvements : des constitutions modestes, celles d'élections bien contrôlées portant au pouvoir les sicaires de l'ancien régime ou une mouture d'Islam modéré « dont nos gouvernements apprennent qu'il n'y a pas grand-chose à redouter ». Une issue vraisemblable sera « l'inclusion occidentale ». Même s'il a sur Hessel et Morin l'avantage appréciable d'écrire six mois plus tard, ce n'est pas si mal comme prédiction, à l'entrée de l'hiver 2011-2012. Mais au vrai, les trois universitaires réunis en tribune par *Le Monde* en février 2011 n'avaient-ils pas envisagé déjà une sortie de crise de ce genre, même s'il leur manquait encore une partie des cartes ?

Pour Badiou, le vrai changement (révolutionnaire?) serait une « sortie de l'Occident... » Un rêve ? En Egypte, où le mot démocratie à l'occidentale pourrait s'effacer devant la démocratie de

masse de la dictature populaire du peuple entier qui l'arracherait à la pression du « désir d'Occident »? Un instant de rêve... qui se brise in fine, en portant un dernier regard sur l'Europe, engluée dans ses problèmes d'identité et de racisme culturel, sa peur des classes moyennes envers le peuple des banlieues... L'auteur porte un jugement bref et sans complaisance sur les indignés espagnols, il témoigne de son respect pour Stéphane Hessel, sans dissimuler sa commisération. Et le mot de la fin est emprunté aux Espagnols. Ce n'est pas « dégage », mais « élections, piège à cons ».

La publication de l'essai d'Alain Badiou n'est pas restée inaperçue dans la presse communiste : *Les Lettres Françaises* en ont rendu compte dans leur numéro de novembre 2011, et *L'Humanité* dans celui du 30 de ce mois. Mais l'une comme l'autre de ces publications avalisent le déclassé des dites « Révolutions arabes », ravalées au rang d'*émeutes* (« Le temps des émeutes » dans *Les Lettres Françaises*, « nous sommes dans le temps des émeutes » dans *L'Humanité*). Elles n'ont pas droit au triple A! Ne serait-ce pas le témoignage de l'embarras des partis hier révolutionnaires dans notre Europe occidentale, réduits à tenter d'expliquer par les manipulations identitaires du camp libéral aux abois la façon dont on a jusqu'à présent réussi à endiguer dans nos classes moyennes (voire populaires) la déferlante révolutionnaire dont les « indignés » sont les représentants encore marginaux? Mais qu'advient-il quand la lame de fond qui se prépare actuellement dans le cadre de la gigantesque crise financière... sociale, et mondiale va atteindre son paroxysme?

## Retour aux Révolutions arabes

Les textes que j'ai choisi d'analyser « à chaud » ne représentent qu'une sélection au sein d'une inflation éditoriale spectaculaire durant l'année écoulée, ciblant l'objectif de l'emploi du concept de Révolution. J'assume volontiers cette limite dans la prospection du rayon complet des ouvrages qui, dans nos librairies un peu achalandées, se sont précipités sur ce sujet à l'ordre du jour, sous la plume de spécialistes ou de journalistes, tels que j'en ai lu quelques-uns avec plus ou moins de profit. Masri Feki, né au Caire, chercheur

en géopolitique, est pédagogue lorsqu'il analyse la « géopolitique et les enjeux » des *Révoltes arabes* (Study-rama 2011), Jean-Pierre Filiu universitaire à Science Po traite doctoralement de *La Révolution arabe, en dix leçons sur le soulèvement démocratique* (Fayard, 2011), René Naba, journaliste à l'AFP à Beyrouth, vend la mèche quand il titre *Les Révolutions arabes et la malédiction de Camp David* (Ed. Bachari, 2011).

Il y aura plus tard à analyser et comparer ces différents points de vue, regards compétents mais souvent engagés, aperçus que la hâte de publier – entre avril et mai 2011 – rend incomplets voire imprudents, faute de connaître la fin du film. On peut adopter un moyen court de faire oraison. La chronique quotidienne de la presse écrite ou télévisée telle que je l'ai suivie depuis près d'un an, de décembre 2010 à novembre 2011 apporte une information que je peux, comme les autres, enregistrer et tenter de décoder avec un œil critique, sans avoir pour autant la compétence d'un expert ou d'un spécialiste, ce n'est pas mon ambition. Nous en savons assez toutefois pour apporter quelques réponses, et de nouvelles questions, à l'état des lieux que les historiens consultés par *Le Monde* dressaient en février 2011.

Les « mouvements » ou les révoltes qui se sont fait jour durant cette période à partir de la Tunisie et de l'Égypte se sont intitulés *révolutions* et il n'y a pas lieu de discuter ce statut, non point tellement du fait que la communauté internationale dans ses instances, ou certains pays comme la France, l'aient reconnu (légitimité discutable), mais en raison de l'ampleur même des bouleversements opérés, mettant à bas de façon irréversible dans trois pays au moins de l'aire méditerranéenne, Tunisie, Égypte, Libye, les régimes dictatoriaux qui les opprimaient. Dans la désignation qui leur a été appliquée les révoltés ou les *rebelles* sont devenus des patriotes, et plus explicitement des *citoyens*. Le concert des nations, notamment de celles qui se targuent d'être les championnes de la démocratie les a donc légitimés, allant jusqu'à intervenir directement sur le théâtre d'opérations libyen au prix de quelques dépassements du mandat qui avait été confié. Le discours justificatif présenté par les chefs d'État et leurs représentants exprime le programme, non point d'une Sainte Alliance inversée, on s'en défend et l'unanimité n'est

pas faite, mais le credo d'un soutien à la démocratie en lutte. A défaut de prophètes, un philosophe autoproclamé, Bernard Henry Levy a voulu apporter par son intervention directe aux côtés des insurgés de Benghazi la caution de la démocratie qu'il incarne.

Tenter de faire le point aujourd'hui (décembre 2011), c'est courir le risque de l'objection que nous avons faite aux auteurs pressés : mais en un an, les choses ont changé, des percées ont été faites, des espoirs déçus dans le déploiement d'une onde révolutionnaire dont la réalité ne saurait être contestée, mais dont l'ampleur ultime et l'issue demeure incertaine.

Le terme de révolutions *arabes* a été confirmé. Il y a eu multiplication des foyers à partir des épencentres initiaux : du Maroc au Yémen c'est tout l'arc méditerranéen du sud et moyen-oriental qui est concerné, inégalement toutefois : au Maroc et en Algérie la contestation a été contenue et les pouvoirs en place conservés, au prix de quelques promesses et ajustements. De l'Arabie Saoudite au Golfe persique les tentatives ponctuelles ont été réprimées brutalement, fut-ce avec la complicité des alliés occidentaux (Bahreïn), même si un foyer d'affrontements a subsisté durablement au Yémen. En Syrie, la guerre ouverte entre les « rebelles » organisés et le gouvernement de Bachar El-Assad assisté des forces répressives a pris l'ampleur d'une véritable guerre civile, dans laquelle le concert des puissances, au sortir de la contestable intervention en Libye, hésite à s'ingérer directement.

Trois dictateurs ont été mis à mal, en Tunisie, Egypte, Libye, dans ce dernier cas à l'issue d'une guerre civile de sept mois, qui a mis à l'épreuve les faiblesses de l'insurrection armée, mis l'accent sur l'interventionnisme des puissances, France et Angleterre. Telle la Méduse, la face et le corps défigurés de Kadhafi, le tyran massacré demeure une touche de sauvagerie dans ces révolutions vengeresses.

Révolutions arabes ou islamiques ? L'extension du mouvement à l'aire méditerranéenne a réveillé les tensions sur les points sensibles à leur contact : la Turquie, le couple infernal Israël-Palestine, et bien sûr l'Iran qui campe sur le site de sa « Révolution » : modèle ou cauchemar. On se gardait jusqu'à hier d'insister sur le caractère islamique car les nouveaux pouvoirs naissants ne se réclamaient pas ouvertement de cette référence. Celle de la Turquie, également aux

aguets, est invoquée par plusieurs comme le modèle éventuel d'une révolution islamique et laïque tout à la fois. Mais on évitait officiellement d'aller plus loin, le critère de référence étant l'adoption de la charia : en Égypte comme en Libye et en Tunisie et désormais au Maroc, la présence majoritaire du courant islamique s'est imposée, soit par la voie électorale (Tunisie, Maroc, Égypte) soit par une déclaration officielle. L'organisation des Frères Musulmans en Égypte, du courant islamique « modéré » en Tunisie a facilité l'emprise de ces mouvements, face à un mouvement démocratique divisé.

Malgré (ou du fait de) ce trait commun, inattendu pour une partie de l'opinion, ces révolutions nationales morcelées, qu'elles soient abouties ou en cours, n'ont pas débordé à ce jour sur l'Europe ou le monde non islamique : mais le problème est posé de la propagation de secousses de contestation violente dans une partie du continent, notamment en Grèce, Italie, Espagne, particulièrement affectées par la crise financière, économique, sociale et institutionnelle. Le mouvement des « indignados » en est un symptôme significatif mais à ce jour limité dans sa forme d'action. Il appartiendra à l'avenir, dans le cadre de la crise mondiale en cours de développement, de savoir si la crise du monde arabe pourra faire office de déclencheur hors de son aire culturelle. Dans l'aire où il s'est développé, le mouvement révolutionnaire arabe a revêtu les traits que les experts du *Monde* relevaient déjà en février et que nous ne ferons que rappeler en signalant toutefois les dérives, ou les dérapages inattendus.

Ce sont des *mobilisations urbaines*, semble-t-il, encore que le silence apparent des arrière-pays soit à interroger de l'Égypte à la Libye des tribus fidèles à Kadhafi. Dans les grandes villes de la façon la plus spectaculaire (Le Caire, Tunis) mais aussi dans de plus modestes, la coalescence s'est opérée à partir de lieux de démonstration, la place occupée par les émeutiers et devenant leur cadre de résistance symbolique (Il est à noter que ce trait se retrouve dans les mouvements subversifs hors de l'Islam : à Madrid comme à Athènes la place Syntagma). En Syrie, les villes sont les épices des révoltes que le pouvoir s'acharne à réduire militairement. Des rivalités régionales apparaissent : Libye Est-Ouest entre Benghazi et Tripoli. En Égypte un reportage évoque, au Fayoum les résistances de l'arrière-pays. Dans ce cadre trop sommairement esquissé, un certain

nombre de traits communs se confirment. Initialement le rôle des jeunes, des étudiants et des diplômés était le plus visible, ouvrant sur le groupe des chômeurs de toutes conditions, puis des retraités, des vieux (sous réserve d'inventaire), avec, très remarquable l'intervention des femmes, en Egypte, en Tunisie surtout, dans les sites les plus évolués. Tout ceci pouvant conduire au fil des chroniques journalistiques à l'impression d'un unanimisme cimenté par la haine des dictatures abattues, et qui englobe dans le mouvement une bourgeoisie parfois aisée, des cadres et des intellectuels. Cette impression d'un vaste ralliement consensuel résiste mal à l'épreuve qui dévoile l'importance d'une population passive et terrorisée, voire hostile. La mesure de la résistance populaire khadafiste en Libye, trop facilement attribuée aux seuls mercenaires du régime, demande à être évaluée quand la situation se stabilisera plus ou moins tôt.

La déception et les inquiétudes des femmes ont été les plus précocement manifestées, en Tunisie, tout particulièrement, où l'héritage du système Bourguiba avait préparé leur émancipation. Mais la déception la plus nette – le terme est faible – reste bien celle de ces jeunes ou moins jeunes, ceux de la place Tahrir ou de ses homologues, dont on avait fait les héros d'une nouvelle façon de faire la Révolution.

On a mis l'accent, à juste titre, sur l'importance des moyens nouveaux de communication dans la propagation des mots d'ordre : révolutions du portable et du net, ce qui peut permettre sans doute de mieux cerner les contours de ce qui reste une élite motivée et porteuse des aspirations démocratiques.

On a découvert « en direct » sur les images l'expression de leur conviction démocratique et nationale affirmée, en même temps que leur impréparation, leur désorganisation devant les professionnels de la police et de l'armée, les rumeurs, les paniques, la démonstrativité des attitudes en même temps que la cruauté partagée de règlements de comptes sanglants dont nous ne voyons qu'une partie.

Aujourd'hui, quand, sous le regard de l'armée, les Frères Musulmans, crédités de 40 % des voix en Egypte, s'apprêtent à préparer un « Thermidor » égyptien, les bons enfants de la place Tahrir deviennent méchants, violent une journaliste française, la révolution fait peur tout à coup...

Par référence au tableau initial qui a été présenté, on mesure ce qui a évolué ou s'est dévoilé, âpreté des luttes, issue longuement incertaine en Syrie, fragilité de la conquête démocratique avec la menace de l'armée en Egypte, le retour insidieux des anciens détenteurs du pouvoir, l'immaturation des vainqueurs en Tunisie comme en Libye. Et ce que pudiquement les débats du journal *Le Monde* n'évoquaient pas en février : l'opération main basse du capitalisme international, les ambitions politiques dévoilées au fil de cet épisode inachevé.

En ces derniers jours de 2011, on a célébré dans la petite ville du Sud tunisien, Sédi Bouzid, l'anniversaire du geste fondateur, l'immolation par le feu d'un modeste « vendeur de tomates » comme le rappelle une caricature de Plantu (*Le Monde*, 20 décembre 2011, p. 1). C'est par la dérision aux franges du mauvais goût, que s'exprime l'amertume ressentie : à côté de l'éventaire du héros modeste, celui d'une femme, une Tunisienne « moderne » qui partage ses larmes. Dans son cageot, les tomates sont remplacées par les têtes enturbannées de femmes – islamistes ou salafistes – de bon ou mauvais gré, qui symbolisent la régression amorcée par le triomphe inattendu des partis islamistes dans un pays que l'on disait laïc. Le premier novembre, le journaliste Yves Calvi a tenu table ronde vespérale sur un bilan (ni le premier ni le dernier) des révolutions arabes un an après. On a pu y entendre le ministre français de la défense, Gérard Longuet, exprimer sa satisfaction de la façon dont la France est intervenue en Libye, avec l'approbation de son prédécesseur Védrine, cependant qu'un universitaire franco-tunisien évoquait la sortie de « soixante-dix ans de dictature laïque », la partie adverse étant tenue par deux femmes, qui chacune à sa manière ont sauvé l'honneur menacé de leur Révolution.

Je n'ai pu me retenir d'envoyer un billet ironique à *L'Humanité*, en évoquant ce remake du « Bal des vampires » qui nous a été proposé. Mais cet humour cache mal ma gêne : en entreprenant imprudemment cette chronique, qui se voulait analyse critique d'une séquence d'histoire immédiate, j'ai été pris au piège, et ne puis me targuer d'être plus malin que les autres car l'aventure n'est pas terminée et l'on n'en connaît pas l'issue.

Alors que les derniers soldats américains ont quitté l'Irak qu'ils avaient envahi voilà neuf ans, le laissant en proie à un chaos non maîtrisé, où ressurgit le clivage meurtrier entre sunnites et chiïtes, l'Iran défie, par la menace virtuelle de l'arme atomique, le cercle des puissances « occidentales », Israël campe sur des positions aussi rigides dans le camp d'en face... Dans l'arc méditerranéen ébranlé voici un an par l'onde propagée des mouvements révolutionnaires, « l'ordre », un temps ébranlé, semble se rétablir du Maroc à l'Algérie, et se reconstruire de manière pour une part inattendue en Tunisie, où la démocratie affirmée dans les urnes a révélé la puissance des courants islamiques, modérés au pouvoir et faisant patte de velours, talonnés par les radicaux. Et c'est l'ampleur de cette affirmation d'un islamisme comme forme d'identité qui surprend, étonne sur les autres sites de la contestation, d'hier à aujourd'hui. La Libye exsangue au sortir de la guerre civile et de l'intervention des puissances occidentales, France et Angleterre en tête, avec la caution des États-Unis, n'offre actuellement qu'une image incertaine, sinon qu'on y devine les tensions territoriales et tribales, une classe politique qui a répudié les rebelles d'hier, et rétabli la charia : schéma à la tunisienne sur fond de décombres, et de mainmise du grand capital sur le pétrole et les avantages à venir. En Égypte, la Révolution n'est pas finie, mais le Thermidor égyptien attendu peine à s'établir. Les protagonistes d'avant la chute de Moubarak sont bien présents : les partisans de l'ordre ancien attendant les résultats des élections, cependant que les Frères Musulmans, forts de leur présence historique, se posent en parti majoritaire, avec là encore la concurrence salafiste. L'originalité locale, si l'on peut dire, vient du poids de l'armée et de la police restées au cœur d'un dispositif répressif momentanément subverti. Cernés, dans leur réduit de la place Tahrir, les révolutionnaires s'obstinent, s'énervent, sous le regard des puissances et de la Ligue arabe.

La Syrie présente, dans ce dispositif général, un foyer d'affrontement ouvert et sanglant, où le dernier des « dictateurs » historiques résiste à la réprobation presque unanime des puissances qui hésitent à rééditer, en intervenant directement, le fâcheux précédent libyen – pour ne pas évoquer celui de l'Irak – dans un pays où le pouvoir garde une emprise enracinée, renvoyant à des clivages politiques et confessionnels.

Les révolutions arabes, au bout d'un an, se fragmentent, semblent s'essouffler, suivant les pronostics des spécialistes que nous avons entendus en février dernier. Fatalité de ces printemps que, de l'Ukraine à l'Azerbaïdjan, ou autres lieux, on a dépeint de toutes les couleurs, et dotés de tous les parfums? Le parfum d'Orient s'appelle Islamisme.

En continuité avec le verdict, on serait tenté de passer la frontière, pour visiter dans les décombres des Etats sinistrés, méditerranéens ou non, les destinées des « indignés », mobilisés comme en écho (plus qu'à l'exemple) des révolutions islamiques. Mais tout de suite, apparaît l'importance du tsunami en cours, de l'irruption non inattendue mais devenue cataclysmique de la crise mondiale, financière, économique, sociale. Elle a ravagé le paysage grec, s'est propagée à l'Espagne et au Portugal, et gagne aujourd'hui les pays européens les mieux barricadés, comme la France et l'Allemagne. Ici, le mouvement social, suivant l'expression classique, reprend sa place, sur fond d'une crise d'une violence non connue depuis la grande dépression de 1929. La composante politique n'y est pas pour autant négligeable, turbulences de l'Espagne à l'Italie, bientôt à la France, dans un climat de contestation des gouvernants en place.

Quelle pourra être la forme de mobilisation à venir, escomptables dans le cadre de cette relance? Les leçons de l'histoire, propres à nourrir les peurs plutôt qu'à alimenter un espoir qui peine à frayer sa voie, nous incitent à la réserve, mais aussi à la vigilance. La Révolution est redevenue un objet chaud. Mais nous restons dans le doute sur le visage qu'elle pourrait prendre un jour.

**Michel VOVELLE**

## Post-scriptum

Fidèle à la démarche adoptée au départ, qui dans sa simplicité livre une esquisse du mouvement, j'ai confronté le numéro de fin décembre du *magazine* « *M* » du *Monde*, au numéro spécial du 22 de ce mois de *L'Humanité Dimanche*: deux bilans d'une année exceptionnelle, pour l'un comme pour l'autre.

Le magazine du *Monde* affiche l'élégance quand il rend hommage à Stéphane Hessel qualifié de *gentleman indigné* devenu une des premières *icônes* du siècle naissant, toujours sur le front, certes, mais avec un petit sourire espiègle pour évoquer la *déferlante*, le tourbillon qui a promu son « petit livre magique » dans le monde entier. Mais on évite de tomber dans le snobisme du star system car les nouveaux héros de l'histoire en marche sont les *anonymes* militants de mouvements sans leader affirmé: voilà qui permet par un glissement de faire entrer le *peuple* sur la scène de l'actualité d'un spectacle composite. On nous fait passer du *printemps* arabe, à l'entrée en scène des *indignés* pour finir sur les mouvements de solidarité suscités par le désastre du tsunami japonais... Un peu fourre-tout? Un autre article prétend faire du traumatisme initial de la mort du petit marchand immolé par le feu le *catachysme des fantasmés de la rue arabe* à partir duquel, comme une traînée de poudre, se propagea à travers le monde, de Tunis en octobre au Caire, à Benghazi, Madrid, Tel-Aviv, Londres, New York en septembre en passant par le Japon... à vrai dire quoi? Une onde, parfois médiocrement reçue. C'est le cas en France pour les « indignés »; mais à défaut *Les intouchables*, pour changer d'étiquette, en exploitant le succès d'un film qui draine les foules si avides de se donner bonne conscience aux côtés d'un paralytique faisant amitié avec son copain noir. Voilà bien ce qui convient aux *foules sentimentales* dont on emprunte l'idée à Alain Souchon! Où en sommes-nous? Où allons-nous? Nous quittons ce parcours d'un magazine avec le rêve d'une jeune Israélienne qui cherche « un autre monde d'action ». On lui souhaite bon courage.

Il incombait au numéro de *L'Humanité Dimanche* de remuscler ces cartes de Noël? Le titre nous prépare toutefois au réajustement devenu inévitable des *révolutions* et des *révoltes*, tout en gardant

l'esprit offensif autant que faire se peut. Les mouvements de l'année écoulée sont évoqués par plusieurs articles au fil des pages : on s'interroge pour la forme sur le point de savoir si « la guerre de Bernard Henry Levy » a [-t-elle] changé une dictature pour une autre? », et plus loin on dénonce en Egypte une répression militaire digne de l'ancien régime, qui met au plus mal les *progressistes*. Ces militaires veulent apparaître comme la seule force constituée, mais Hilary Clinton dénonce l'usage excessif de la force.

Dans un habile partage des tâches, le bilan général a été confié à deux responsables du journal et du parti. Patrick Le Hyaric se refuse à affecter un optimisme forcé lorsqu'il évoque la « douceur appa-  
rente » de l'année qui « s'étire doucement »... on croirait entendre Aragon en 1940 (« Le temps a retrouvé son charroi monotone... »). Nous avons la même culture.

### **Le Manifestant**

Mais l'urgence imposée par la crise globale réclame, écrit-il, une « impulsion sociale audacieuse ». A qui incombera ce rôle historique? L'auteur propose le personnage du *manifestant* qui vient d'être désigné par le magazine *Time* (une référence) comme le héros de l'année. On pourrait sourire de la convergence sur cette silhouette emblématique moins fébrile que celle de l'indignée entre le discours de *L'Humanité* et celui du *Monde* mais P. Le Hyaric rebondit : ce sont les *peuples* qui font l'histoire voire même l'accélèrent. Il évoque la *conscience des peuples* actuellement en train de basculer, dans le contexte d'une *crise totale* où *les peuples se lèvent*.

Moins optimiste, un autre article, en quelques touches, tente une redéfinition de ce qui fut imprudemment baptisé sous le titre de *printemps* arabe. Pas de saison pour les peuples arabes qui nous inviterait à méditer sur l'enchaînement des pseudo-révolutions parées de couleurs et de parfums illusoire, dont la mort de Vaclav Havel en ces jours nous fait souvenir. Mais plutôt que de s'engager dans cette remémoration, on préfère insister dans le cas présent sur les différences notables, tant culturelles qu'économiques, sociales et politiques entre les différents pays de l'aire arabe. Des traits communs les rapprochent, en particulier la corruption généralisée des régimes dictatoriaux en place. Mais certains autres, qui ont parti-

culièrement retenu l'attention, comme la désignation à la mode de « révolution de l'Internet », sans être accessoires, ne lui semblent pas donner la clé ultime de ces révolutions modernes. Et l'on s'interroge surtout sur l'émergence pour une part inattendue d'un islamisme, dénominateur commun que l'on avait pu croire secondaire au départ, pour se dévoiler maintenant comme une composante majeure.

### **L'insurrection populaire et citoyenne**

En conclusion ou presque de ce numéro, Francis Wurtz reprend le flambeau brandi au début par Patrick Le Hyaric pour l'appel aux *peuples*, en évoquant *l'an I de l'insurrection populaire et citoyenne*.

S'il reconnaît aussi le caractère disparate et contradictoire des événements de l'année, il identifie l'ensemble comme une *insurrection populaire et citoyenne pacifique*. Recul sémantique et conceptuel: Révolution et même révoltes s'effacent, bien que le titre du magazine s'en soit tenu à Révoltes.

Au vu de la vague impressionnante des indignés, de la contestation étudiante, de l'ampleur de la mobilisation sociale, Francis Wurtz adhère toutefois finalement avec Alain Badiou à l'idée d'un « réveil de l'histoire ». Mais, peut-être plus assuré, c'est finalement à Marx, « l'irréductible » qu'il nous renvoie pour indiquer le chemin.

En ce jour de l'an 2012, ce post-scriptum s'imposait à l'issue d'un parcours inachevé.

J'ai mauvaise conscience d'avoir perdu le fil de mon interrogation initiale d'historien en quête des avatars d'un mot, et plus encore d'un concept: *Révolution*. Remontant le cours de ma chronique, les expressions s'enchaînent, affirmations audacieuses, imprudentes ou au contraire masquées, métaphoriques, parfois mystificatrices, telle que je les rappelle au pas de course dans leur succession: *Révolution, printemps*, mouvements populaires, révolution arabe (ou islamique?), *métamorphoses*, successions de réformes, *indignez-vous...* non il ne suffit plus de s'indigner il faut s'engager, *rebelles...* citoyens, *révolution citoyenne*, l'indigné, *l'insurrection populaire et citoyenne*, l'émeute habituelle devenue historique grâce au *réveil de l'histoire* mais *retour à la révolte* dans le cadre de la *crise* et pour finir

le manifestant. Le mot de passe murmuré par Francis Wurtz: Karl Marx. Qui c'est celui-là?

En ce moment précis, le Président Sarkozy vient conforter un pouvoir chancelant, en faisant voter par son assemblée un texte investissant du droit quasi régalien de dire l'histoire, d'écrire une histoire officielle hypocritement consensuelle, à la place des historiens... et des peuples!

L'« Histoire » la grande, jugera, mais ce sont les peuples qui la font, et il revient à l'historien qui tient la plume de s'appliquer au fil des mots, d'en suivre les inflexions, les audaces et les ratures.

Conception  PublicImprim  
Dépôt légal : février 2012

